

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

La jardinière

Louise Dandeneau

La nouvelle francophone dans l'Ouest canadien
Volume 28, numéro 1, 2016

URI : id.erudit.org/iderudit/1036754ar

DOI : [10.7202/1036754ar](https://doi.org/10.7202/1036754ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN 0843-9559 (imprimé)
1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dandeneau, L. (2016). La jardinière. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(1), 139–142. doi:10.7202/1036754ar

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La jardinière

L'aide-soignante glisse aisément la brosse dans les cheveux blancs soyeux et éclaircis de Claudette. Elle ajuste le col de sa blouse, lui enfle ses chaussures informes aux semelles épaisses et place ses pieds dans les repose-pieds du fauteuil roulant. Elle amène la dame âgée au salon où se trouvent plusieurs autres personnes comme Claudette, incapables, selon leurs enfants, de vivre seules. L'aide-soignante quitte alors la salle comme s'il y a une urgence ailleurs, songe Claudette, qui n'a pas plus envie qu'elle d'être là.

Elle éprouvait de la difficulté à entrer dans sa baignoire, voilà pourquoi elle est là. Il ne lui fallait qu'une barre d'appui ou deux, avait-elle insisté, et le tour serait joué. Non, ses enfants ont plutôt pris la décision de l'enfermer. On ne l'a pas consultée à ce qu'elle sache. Du moins ne s'en souvient-elle pas...

Un bonhomme bave sur lui-même, la mâchoire décrochée. Les autres p'tits vieux et p'tites vieilles regardent dans le vide ou fixent un point invisible. Il y en a une qui ronfle, dodelinant de la tête. Claudette fait une moue de dégoût et sent monter la rage.

– Sortez-moi d'ici! Sortez-moi d'ici! braille-t-elle en frappant ses accoudoirs avec ses avant-bras.

Les résidents s'animent tout à coup, les uns pleurent, les autres se mettent eux aussi à crier. Deux aides-soignantes arrivent au pas de course. L'une d'elles essaie de calmer Claudette en émettant des chuts tandis que l'autre débloque les freins du fauteuil. Deux autres employées arrivent et tentent de rassurer les patients. Les deux premières ramènent une Claudette agitée à sa chambre, laissant derrière elles les geignements. On bloque de nouveau les freins et on met la dame au lit.

– Vous allez me laisser seule?

– Madame Allard, vous avez effrayé les autres résidants. Quand vous serez plus calme, vous pourrez retourner au salon, dit la plus petite des deux, celle qui a la voix rêche et les cheveux raides et ternes, eurk, elle est laide.

– Couchez-vous et restez tranquille quelques minutes, dit l'autre qui est aussi laide que la première mais qui a une voix plus douce.

– Vous pouvez pas partir! J'appelle la police!

Les deux femmes quittent la chambre. Claudette grogne intérieurement. Elle a oublié une fois d'éteindre la maudite cuisinière, une fois! et on l'enferme dans cette prison. Des enfants ingrats, voilà ce qu'elle a.

Elle regarde ses mains tavelées, celles qui ont planté des tomates, des pois, des choux à la mode de chez nous, des... elle ne sait plus. Elle passe délicatement un doigt sur ses veines, ces rivières bleues et gonflées qui parcourent le dos de ses mains.

Elle creuse un trou, elle aime sentir s'écouler entre ses doigts, s'incruster sous ses ongles, cette terre noire et riche des plaines. Une fois le trou creusé, elle sort d'une pochette des graines qu'elle dépose avec amour, comble l'ouverture. Elle recommence quinze centimètres plus loin et ainsi de suite jusqu'à avoir une rangée droite. Le soleil chauffe, elle essuie la sueur de son front. Elle forme d'autres rangées bien droites, parallèles. Ensuite, elle ouvre l'eau, se lave les mains sous la giclée, frotte doucement sa jeune peau laiteuse et se décrotte les ongles comme elle peut. À l'aide du boyau, elle arrose généreusement, mais pas trop, son chef-d'œuvre. Ensuite, elle s'accroupit sur ses hanches, place ses mains à plat et les enfonce légèrement dans le sol devenu un peu compact et boueux. Le son de succion au moment de les ressortir la réjouit.

Quand les premières pousses percent la terre, elle les frôle de ses doigts, ne veut pas les déranger, veut les encourager dans leur croissance. À la fin de la saison, elle récolte ce qu'elle a semé, offre l'abondance à sa petite famille, qui grandit un bébé à la fois. La jardinière répète ses gestes d'année en année.

Claudette entend des rires et des voix fortes dans le couloir. Elle étire le cou et voit passer deux femmes blondes platine, grandes comme des asperges, attriquées comme la

chienne à Jacques. Les filles de la folle à côté, marmonne-t-elle. Et les miennes, quand est-ce qu'elles vont venir me voir?

– Je veux mes enfants! jappe-t-elle à l'aide-soignante qui vient d'entrer dans sa chambre. Où sont-ils?

– Je suis désolée, madame Allard, je ne sais pas, dit la laide avec la voix douce.

– Désolée, désolée. Pfff! Vous êtes bien bête, mamzelle.

Elle a laissé entrer un étranger une seule fois, le gars d'Hydro Manitoba qu'il avait dit. Alors, elle lui a donné l'argent qu'elle lui devait et il est reparti. Ses enfants ont fait une crise de nerfs et l'ont abandonnée dans cette place remplie de malades. Faut ben payer ses *bills*!

Avec le temps, ses mains deviennent desséchées à force de laver la vaisselle, changer les langes, récurer la maison, semer et récolter. Plus tard, ses articulations enflent et se raidissent, et ses mains plantent de moins en moins, la cueillette se fait plus maigre au fil des ans.

Et son homme perd son travail et son courage en même temps, il s'inquiète, tombe dans l'oisiveté, devient orangeux.

Tandis qu'elle console les petits, nourrit les bébés au biberon, administre la fessée, pose un baiser sur des fronts, confectionne des gâteaux, coud et rapièce des vêtements, gifle des joues, panse des bobos, prépare les repas, dégueule des injures, ébouriffe les cheveux, débarbouille les visages, borde les petits. Pare les coups. Verse toute sa colère sur ses enfants.

Claudette se redresse dans son lit, se démène pour arracher la ridelle. La noirceur l'épouvante, seule la petite vieilleuse jette une lueur jaune sur le sol. Elle entend hurler à sa fenêtre.

– Des loups! Des loups!

Le vent du nord pousse des cris lugubres, et Claudette secoue la ridelle de toutes ses forces. Un homme fait irruption dans sa chambre, il est aussi noir que la nuit! Elle crie à en cracher ses poumons.

– Madame Allard, c'est moi, Mamadou, chuchote-t-il en s'approchant précautionneusement. Je viens chasser les loups.

Claudette se fige, bouche bée. Mamadou balaie tout doucement la pièce de ses mains en soufflant *ouste, ouste*. Il ramène ses bras à ses côtés et sourit. Claudette rit en voyant les

dents blanches éclairer le visage du Noir. Les loups ont déguerpi, lui dit-il, et il l'aide à se recoucher. Le vent gémit doucement.

Son mari meurt sans s'être repenti. Les fils et les filles quittent le nid, elle se retrouve seule avec des mains ankylosées et des regrets. Elle non plus n'a pas demandé le pardon.

Le matin, l'aide-soignante lui brosse les cheveux, boutonne sa blouse, la chausse. Elle pousse gentiment le fauteuil de Claudette, l'amène au salon. Un bonhomme bave sur lui-même, les uns ont le regard vide, les autres fixent un point invisible, une vieille ronfle. Claudette ouvre ses mains pour embrasser quelqu'un, mais il n'y a personne.

Louise DANDENEAU